PETRUȚA SPÂNU
Universitatea „Al.I. Cuza" Iaşi

Exil et littérature

« L'exil fait partie de la destinée du peuple roumain »
(Mircea Eliade, *L'Épreuve du labyrinthe*, 1978)

Les formes de l'exil sont multiples. On pourrait éventuellement les classer en trois catégories, qui dessinent, dans les codes occidentaux, une gradation subtile:

I. L'*exil imposé* recouvre plusieurs statuts différents: 1. Le décret d'*ostracisme*, à Athènes, était une sanction juridique entraînant pour dix ans la privation de droits civiques, mais sans infamie ni dommage matériel. 2. Les Romains distinguent: a) la *relégation*, interdiction de séjour; b) l'*assignation à résidence*; c) le *bannissement*, qui impliquait la privation des droits civiques, l'infamie, l'*interdictio ignis et aquae* et la confiscation des biens; d) l'*exsilium* était souvent l'anticipation volontaire de la proscription. 3. Sous l'Ancien Régime français, l'*ordre d'exil* était une sanction temporaire, un avertissement qui privait le condamné de toute participation au pouvoir; on pouvait être exilé sur ses terres ou dans son diocèse, plus rarement à l'étranger, par une sorte d'excommunication civile, soumise à la seule discrétion de l'arbitraire royal. 4. Sous l'Empire, la *déportation* incluait la mort civile et la confiscation de tous les biens, c'est-à-dire la déchéance radicale de tous les droits.

II. L'*exil volontaire* n'est tel qu'en apparence. Il n'entraîne pas de sanction légale parce qu'il devance la condamnation, et l'intériorise. Il déguise l'interdiction de parole, l'expulsion de fait et l'éloignement forcé. L'errance et l'émigration sont vécues comme une injustice, subies comme un exil imposé. L'émigration intérieure, confondue avec l'objection de conscience ou l'opposition muette, représente peut-être une forme de l'exil dans la mesure où elle se dit: les écrivains roumains condamnés au silence par le régime communiste totalitaire (Al. A. Philippide, Geo Dumitrescu, Alice Voinescu) résistent à l'emprise du pouvoir, écrivent « pour le tiroir » , et restent des témoins, quitte à chercher vainement un humanisme de combat et à parcourir les impasses que hantent les émigrés de l'extérieur.

III. L'*exil métaphorique* est partout présent, soit que la métaphore s'élabore sur le socle de l'expérience réelle, comme dans le cas de Ioana Orlea (*Une sosie en cavale*), soit que l'exil vécu devienne le symbole de la condition humaine, comme on le voit chez Vintilă Horia (*Dieu est né en exil*, 1960). Donner un sens à la détresse de l'exil, ce sera souvent chez celui-ci y trouver la nostalgie d'un âge d'or, ou la promesse d'une rédemption, ou la possibilité de l'utopie. Inversement, toute expérience de la solitude imposée tend à se vivre comme un exil, ne serait-ce que pour échapper au solipsisme, à la schizophrénie, à la folie.

Devant cet aspect multiforme de l'exil, on est tenté de chercher ce qu'il n'est pas. Ses deux limites implicites sont la *prison* et l'*évasion*. La prison peut

apparaître comme une forme radicale de l'exil intérieur et extérieur, mais elle n'est jamais vécue comme un exil (voir Radu Gyr, Nechifor Crainic, Mircea Vulcănescu, Vasile Voiculescu, Gh. Ursu). Pour qu'il y ait exil, il faut qu'il y ait déplacement, transfert dans un autre groupe social, et par conséquent échange, confrontation. Jusque dans la nostalgie et le malheur, l'exil reste dynamique. Il se double de l'image du voyage. Il implique l'espoir, ne fût-ce que minimal, du changement, du retour ou de l'utopie. Paradoxalement, l'exilé roumain (voir Petru Dumitriu) poursuit et approfondit le dialogue avec le pays dont il se sent exclu. L'expatrié (Paul Goma, Dumitru Țepeneag) cherche le « mode d'emploi » de son expérience. Il ne cesse pas de se situer en rapport polémique avec le pouvoir qui l'a condamné. L'incarcéré est livré aux pièges de sa subjectivité, de sa mémoire (Ion Ioanid, N. Steinhardt, Lena Constante, Alexandru Paleologu). L'exilé est contraint de se mesurer à la réalité, de s'adapter, de chercher, comme Petru Dumitriu, un nouveau système de coordonnées, de vivre, comme Nicolae Breban, dans un « entre-deux » inconfortable, mais riche de possibilités dialectiques. Aussi désespéré qu'il soit, l'exil est un moindre mal.

L'exil proprement dit, l'exil vécu, est multiple et ambigu comme toutes les expériences dont se nourrit l'œuvre de fiction. L'on peut se sentir exilé parce que l'on vit dans un milieu social étranger, parce que l'on n'a plus d'amis ni de langue de communication. Inversement, un exil volontaire peut être révélateur de nouvelles richesses et d'une liberté reconquise. L'exil imposé peut lui-même s'ouvrir sur de nouvelles formes de création, comme le montre l'exemple des écrivains E. M. Cioran ou Mircea Eliade, du sculpteur Brâncuşi, du compositeur Marcel Mihalovici, du metteur en scène Andrei Şerban. On ne compte pas les œuvres romanesques, sculpturales, picturales, musicales d'auteurs roumains qui ont vu le jour dans l'exil, tant il est vrai que l'arrachement, la prise de distance et la solitude sont indispensables à l'artiste.

Pour l'intellectuel ou l'homme politique roumain, Paris a toujours signifié un havre sauveur. Les Roumains de Paris, et ceux qui ont décidé de rester en Occident, ne sont donc pas des émigrés (connotation à dominante économique). Ils sont en exil (sens culturel). Leur expérience de l'exil a parfois la valeur d'une initiation. Le ressentiment peut être désastreux à la création, paralyser la créativité, annuler la qualité de la vie et la transformer en existence larvaire (voir, à ce propos, les affirmations de Mircea Eliade dans *L'Épreuve du labyrinthe*, 1978). Comme le dit aussi Petru Dumitriu dans ses livres écrits en France (*Rendez-vous au jugement dernier*, 1961, *Incognito*, 1962), dans les interviews accordées à Eugen Simion (1994), ou à George Pruteanu (1995), l'homme du ressentiment est malheureux, et ne profite pas de la vie. Il faut accepter la rupture, l'assumer, expier, se purifier, et puis créer. La construction culturelle est la réponse qu'on peut donner à la destinée.

Une seule forme d'exil se révèle tragique: celle qui prive l'écrivain de sa parole, dans son propre pays, où il peut être réduit au silence (Al. A. Philippide, Geo Dumitrescu, Alice Voinescu, en Roumanie, après la deuxième guerre mondiale), ou à l'étranger, où il peut devenir incompréhensible. C'est cet exil qui hante l'imagination des écrivains roumains proscrits par le régime totalitaire. Mais nul ne sait l'angoisse

des écrivains réduits au silence et morts en déportation, comme Benjamin Fondane (B. Fundoianu, né Wechsler, 1898-1944). De l'exil, on ne connaît paradoxalement que le succès. L'exil tragique n'aboutit à aucune littérature.

L'œuvre est modifiée par la proscription, l'expatriation, la censure, la persécution. Paradoxalement, les poèmes de l'enracinement, de la fidélité ou du retour aux sources ont souvent été conçus en exil. Mircea Eliade n'a pas perdu sa langue maternelle. Ce n'est pas le français ou l'anglais qui lui viennent en aide quand il fait des additions ou des multiplications, mais le roumain, pour lui signifier qu'il n'a pas oublié les commencements. Le roumain n'est pas pour lui une langue morte, même si une partie de lui, jeune, s'est lentement éteinte au fur et à mesure qu'il apprenait le français ou l'anglais. L'exil n'a pas pour autant cadavérisé le vieux corps, même s'il lui a substitué un autre, d'abord fragile et artificiel, ensuite de plus en plus indispensable, et même vivant. Il n'a pas fait le deuil de la langue infantile, au sens où le deuil serait un détachement, une cicatrice, un oubli. Mais il a bâti sur ce réservoir stagnant une nouvelle demeure qui l'habite, et dans laquelle se déroule sa vraie vie de l'esprit (voir ses interviews dans *L'Épreuve du labyrinthe*). Mais son « cœur » est ailleurs, dans la langue dont il rêve et dans laquelle il rêve. Il écrit son œuvre de fiction et son journal en roumain, langue dans laquelle il communiquait avec son épouse roumaine. L'expatriation entraîne chez lui un imaginaire particulier, une idéalisation du pays perdu ou de l'avenir espéré, en même temps qu'une distorsion entre les souvenirs conservés et le devenir réel du pays perdu. On pourrait parfois penser que parmi les exilés, au-delà des turbulences politiques, s'est souvent conservée l'identité profonde d'un pays et, en quelque sorte, sa permanence (*Le Calidor*, 1987, de Paul Goma évoque, dans le premier chapitre, la maison et le village comme le centre du monde). C'est que l'écrivain a su créer en lui-même les conditions d'un exil créateur.

L'expérience de l'exil est dynamique et contradictoire. Elle entretient un va-et-vient entre l'ici et l'ailleurs, entre le passé et le futur, entre la nostalgie et l'espérance, entre l'exclusion et l'inclusion, entre le moi et les autres. De là vient son malheur, mais aussi sa richesse. De là aussi son rôle éminent dans la création littéraire.

Mais, avant même de nous demander dans quelle mesure l'exil favorise la création littéraire, peut-être devrions-nous nous interroger sur la démarche de l'écrivain, sur l'expérience même de la création. L'expérience de l'écriture paraît en effet liée à celle de l'exil: on ne peut pas parler de soi sans creuser une différence, sans rompre des ponts. Cela est vrai de toute littérature, mais l'est plus encore dès que l'écrivain choisit de parler de lui-même et de son expérience. Écrire de soi, c'est toujours s'éloigner de la tribu et de son langage, c'est affirmer la singularité d'un témoignage, c'est prendre de la distance. Le récit littéraire implique peut-être toujours l'exil du langage, le passage difficile d'une communauté naturelle à ce *happy few* des lecteurs improbables. Écrire, c'est d'une façon ou d'une autre s'exiler de la vie. L'écrivain sait qu'en choisissant un langage résolument personnel il risque l'incompréhension, forme particulièrement douloureuse de l'exil. Si le malheur de l'exil est d'abord de ne pas comprendre les

autres, de parler sans être entendu, de se tromper sans cesse sur le sens des pratiques sociales, de rester foncièrement étranger, alors l'écrivain peut éprouver sa propre condition comme celle d'un exilé. Il l'éprouve *hic et nunc*, sans avoir à s'expatrier. L'exemple du *dadaïste* Tristan Tzara, du *lettriste* Isidore Isou ou du dramaturge de l'absurde, Eugène Ionesco, serait ici éclairant: c'est à partir du moment où leurs œuvres sont incomprises, refusées, dénaturées, qu'ils se sentent réellement exclus et exilés. Ils le seraient aussi ailleurs (en Suisse ou en France) que dans leur pays. Leur exclusion hors de l'échange commun est plus douloureuse que toute forme d'expatriation volontaire ou imposée. Écrire dans la solitude et pour lui seul une œuvre dont un seul manuscrit peut-être avait une chance d'atteindre les hommes, c'est un acte de grand courage. L'écrivain éprouve l'exil au moment même où se forme sa phrase ou son poème, mais il sait qu'il lui appartient de créer sa propre patrie dans le présent de l'écriture. Exil et création, pour lui, sont intimement liés, sinon synonymes.

Pour tout exilé, la langue maternelle qu'il continue à parler, c'est la patrie, la terre natale et le rêve.

Georges Astaloş, Marthe Bibesco, Constantin Brâncuşi, Ion Caraion, E. M. Cioran, Alexandru Cioranescu, Aron Cotruş, Petru Dumitriu, Mircea Eliade, Georges Enesco, Dinu Flămând, Virgil Gheorghiu, Paul Goma, Vintilă Horia, Virgil Ierunca, Eugène Ionesco, Gelu Ionescu, Mircea Iorgulescu, Panaït Istrati, Monica Lovinescu, Bazil Munteanu, Bujor Nedelcovici, Alexandru Papilian, Lucian Raicu, Andrei Şerban, Virgil Tănase, Tristan Tzara, Dumitru Ţepeneag, Hélène Vacaresco, Matei Vişniec, et tant d'autres artistes et intellectuels roumains du XXe siècle, exilés ou hantés par l'exil! Leurs témoignages dessinent une sorte de martyrologe de l'écrivain. « Comptables » des grandes injustices, ils nous rappellent les grands séismes de l'Histoire, de notre histoire, donnent un nom et un sens aux souffrances qu'ils ont causées. Devant toutes ces formes d'oppression, ces artistes et écrivains ont risqué, à un moment ou à un autre, l'exil, intérieur ou extérieur, simplement parce qu'ils étaient artistes et écrivains.

Mircea Eliade institue un véritable mythe de la diaspora roumaine, dans laquelle il trouve le sens même de son existence d'exilé. Selon lui, l'émigration serait spécifiquement roumaine, le prolongement de la transhumance des bergers. Le courant spirituel « pastoral » roumain en serait l'expression lyrique. Le courant complémentaire dérive de la tradition sédentaire, celle de la population agricole. En Roumanie, jusque vers 1920, 80% de la population était composée d'agriculteurs, mais il y avait aussi une minorité importante de bergers, qui conduisaient leurs troupeaux de la Tchécoslovaquie à la mer d'Azov. Ils ont ouvert au peuple roumain un monde beaucoup plus vaste que celui du village. Les bergers et la poésie pastorale ont apporté la plus importante contribution à la poésie populaire roumaine. Les plus belles ballades roumaines, surtout *L'Agnelle voyante*, sont nées chez les pasteurs. Les sédentaires ont surtout créé dans le folklore religieux.

Mircea Eliade simplifie à dessein des phénomènes beaucoup plus compliqués en réalité. Mais on peut accepter l'idée que la culture roumaine est le résultat de la tension entre sédentarisme et transhumance, ou entre localisme, provincialisme,

d'un côté, et universalisme, cosmopolitisme, de l'autre. Dans la culture écrite se retrouve la même tension. Les écrivains roumains traditionalistes représentent, ou prolongent, la spiritualité des villageois, des sédentaires. D'autres sont ouverts au monde, universalistes, même accusés de cosmopolitisme (Tristan Tzara). Les premiers s'intéressent à la religion, au folklore, à la mystique. Les autres sont plutôt des esprits critiques: voir le volume profondément contestataire, *Nu* (*Non*) de Eugen Ionescu, écrit en 1934, en Roumanie, avant son établissement en France. La tension entre les deux tendances est créatrice. Mihai Eminescu, l'écrivain roumain le plus important du XIX[e] siècle, a réussi une admirable synthèse entre ces deux courants.

Cette rupture avec la terre natale existait déjà dans le passé des Roumains, comme dans l'histoire du peuple juif, qui constitue en quelque sorte un des modèles du monde chrétien.

Les trois situations d'exils que nous proposons sont celles de Mircea Eliade, E. M. Cioran, Vintilă Horia, pour lesquels le pays natal perdu, c'est l'endroit merveilleux du rêve, l'arrêt paradisiaque.

1. MIRCEA ELIADE (1907-1986, exilé depuis 1945 à Paris, puis aux États-Unis de l'Amérique). *L'Épreuve du labyrinthe* de Mircea Eliade définit l'exilé par rapport à l'émigré. Ne pas imiter Ovide, brutalement proscrit à Tomes (aujourd'hui Constanța, sur le littoral roumain de la Mer Noire), mais Dante, dit-il. L'œuvre d'Ovide est faite de lamentations et de regrets, dominée par la nostalgie des valeurs perdues. Dante accepte la rupture, et la transforme en expérience, grâce à laquelle il peut achever la *Divine Comédie.* Plus qu'un stimulant, l'exil est pour lui la source même de son inspiration. Il n'écrit pas de façon nostalgique, mais, au contraire, profite de cette crise profonde, de cette coupure, comme Dante à Ravenne.

Mircea Eliade se reconnaît en Ulysse, sa figure emblématique, doublement hanté par l'errance et par la patrie, inséparables. Type du voyageur traqué, Ulysse symbolise l'homme moderne, car son errance est un voyage vers Ithaque, c'est-à-dire vers la patrie, le foyer, la maison, le centre. Son retour, à destination précise et inchangée, est retardé indéfiniment par les épreuves initiatiques qu'il doit surmonter. Pour celui qui assume et même arrive à chérir son exil, il n'y a ni contradiction, ni tension entre la patrie et le monde. Le centre du monde peut être n'importe où. Dans ce centre, on est à la fois chez soi et dans le cosmos. En exil, on peut comprendre que le monde n'est pas étranger dès qu'on a un centre.

2. E.M. CIORAN (1911-1995, établi à Paris en 1938). À Paris, Cioran écrit pour retrouver la plénitude. L'écriture lui restitue le Paradis perdu. Il ne peut se choisir d'autre patrie que celle des écrivains français, constructeurs de langues. La clarté logique du français, l'impeccable précision de son vocabulaire, la netteté de sa grammaire séduisent son esprit épris de rigueur, et impriment, non sans un effort douloureux, une droiture à sa complicité avec le désordre des passions. Il regrette d'abandonner les imprécisions touffues, les ambiguïtés lexicales et les sens pluriels, souvent indécidables, du roumain, idiome insuffisamment rompu au cartésianisme. Mais il aime la frappe latine du concept, l'obligation de choisir la discipline pour exprimer l'argument. Les ellipses de Mallarmé le fascinent.

L'apparente blancheur d'un contenu insignifiant confère à chaque mot la densité d'un diamant, les surprises d'« un coup de dés ». Il peut aimer l'abondance métaphorique et l'hyperbole syntaxique de Proust, ou les saveurs prolixes de Colette, qui lui rappellent les splendeurs baroques et les richesses tumultueuses de la phrase roumaine. Il apprend ainsi que la rumeur de ses fibres et de ses rêves ne se laisse jamais entièrement résorber. Mais il observe le code de sa langue d'élection, qu'il a apprise dans son pays d'origine, et perfectionnée en France, traduit en contrainte une étrangeté sensorielle rebelle, dégage le lexique et la syntaxe de ses pesanteurs idéologiques, sociales, affectives. Son style met à distance la langue maternelle, modifie les rides et les plis originaires, pour en faire une architecture surprenante méconnaissable. Il s'est à tel point transféré dans l'autre langue, qu'il se laisse prendre pour l'un de ses grands stylistes. Et pourtant il lui arrive de ne pas se reconnaître dans certains discours français qui tournent le dos au mal, à la misère du monde, et exaltent les traditions de la désinvolture. La rhétorique de l'optimisme d'apparat, la mélancolie plus feinte qu'éprouvée le crispent, lui, le grand pessimiste, arrivé « sur les cimes du désespoir ».

3. VINTILĂ HORIA (1915-1992, exilé depuis 1945). Dans l'œuvre littéraire, les figures de l'exil sont souvent présentes, mais nous ne savons pas pour autant ce qu'elles doivent à l'exil vécu. Le cas de Vintilă Horia, l'un des plus grands écrivains de la fin du XXe siècle, est, à ce point de vue, particulièrement instructif. Les œuvres directement inspirées par son exil en France, en Espagne, en Argentine et en Italie (exil imposé, puis volontaire, délibéré, à partir de 1945, avec pays librement choisis) sont parmi les plus profondes qu'il ait produites.

Dans ses interviews, il affirme: « Pour survivre sans perdre ma raison à cause de la douleur, j'ai décidé il y a longtemps d'élargir les frontières de mon pays et de considérer l'Europe comme une patrie plus grande » (*Arriba*, 1966). « Maîtriser une langue étrangère s'est transformé pour moi dans une sorte de technique d'annulation d'une destinée maudite » (*Correo de Andalucia*, 1969). « S'exprimer dans une autre langue […] n'est pas une épreuve […], suicide ou survie. Je me suis habitué à écrire dans des dialectes latins. C'est tout » (*România literară*, Bucarest, 1991). Ces affirmations mettent en évidence, d'un côté, le maniement impeccable d'un registre linguistique varié, qui a toujours surpris la critique et le public occidental (Vintilă Horia a écrit ses livres, et a donné ses conférences en français, en espagnol, en italien et en roumain). D'un autre côté, elles dévoilent l'obsession d'une réalité dramatique, l'exil. Il est remarqué dans le contexte européen grâce à cette réalité.

Le roman *Dieu est né en exil*, écrit à Madrid entre 1957 et 1958 – à la suite de la rencontre décisive de l'auteur avec l'œuvre d'Ovide –, publié en 1960 et récompensé par le prix Goncourt (qu'il a d'ailleurs été obligé de refuser), ouvre à son auteur les portes du succès international. Entre l'exilé du Ier siècle et l'exilé roumain de Madrid du XXe siècle s'est créé un lien spécial, presque surnaturel, déterminé par une mystérieuse ressemblance. Vintilă Horia se reconnaît dans les poèmes d'exil d'Ovide, s'identifie avec son modèle, qui paraît exprimer sa propre expérience.

Dans son *Journal d'un paysan du Danube* (1966), il mentionne l'exil comme l'une des deux coordonnées spirituelles de son œuvre, à côté de l'amour. *Dieu est né en exil* inaugure une toile de fond narrative qu'il adoptera aussi dans ses autres romans, dans lesquels il fait revivre d'autres époques de crise, « fins de cycle » , de l'histoire de l'Europe. Il y découvre des traits analogues à ceux qui caractérisent les temps modernes. Intéressé non seulement à des questions historiques, mais aussi existentielles (critique du pouvoir politique et conflit de l'intellectuel ou de l'artiste avec son temps), Vintilă Horia brise la barrière du temps, et s'identifie à des personnages mythiques ayant vécu l'une des formes de l'exil – qui ne signifie pas seulement une rupture spatiale tragique, mais aussi un possible symbole de la condition humaine: le poète romain Ovide, exilé par l'empereur Auguste à Tomes (dans *Dieu est né en exil*); le philosophe Platon qui tente de réaliser la Ville idéale dans la Syracuse du tyran Dionysos (dans *La septième lettre*, 1964); le philosophe Boèce, qui vit l'exil intérieur dans la prison de Ravenne, ville envahie par les Ostrogoths (dans *Persécutez Boèce!*, 1983); le peintre Le Greco, qui abandonne sa Grèce natale, menacée par la domination turque, et s'établit à Tolède, où il crée ses chefs-d'œuvre (dans *Un sepulcro en el cielo – Un sépulcre dans le ciel*, 1987).

Dans *Les impossibles* (1962), le premier des trois romans axés sur la tragédie de la deuxième guerre mondiale (les deux autres en sont *El hombre de las niebas – L'homme des nuées*, 1971, et *Marthe ou la seconde guerre*, 1982), apparaît le leit-motiv des « racines coupées », relatif non seulement à la situation géographique et politique de l'exilé de l'Europe de l'Est, mais aussi à une situation universelle, celle de l'homme qui a coupé ses liens avec son milieu originaire, l'enfance, la candeur, la nature, Dieu. Dans *Dieu est né en exil* et *Une femme pour l'Apocalypse* (1968), le concept d'exil acquiert un poids plus grand. L'exilé est le prototype de l'être humain défini comme « exilé du Paradis ». L'existence d'une « erreur » initiale, écho du péché originel, déclenche un processus de fusion entre la douleur inscrite dans l'espace géographique, par les distances et les frontières, et la découverte du seul espace important, celui de l'âme.

Ces romans symboliques superposent l'interrogation historique à celle existentielle. Ils analysent des conflits et des mystères éternels de l'être humain, où ils découvrent des archétypes. Les trajectoires des personnages se transforment en fenêtres phénoménologiques ouvertes à la recherche de la vérité. Comme dans les *Mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar ou *Gilles et Jeanne* de Michel Tournier, le cas historique, reconstitué à base d'une documentation minutieuse, est une occasion de réflexion sur la condition métaphysique. Vintilă Horia définit le roman comme une technique symbolique de la connaissance, grâce au rapprochement de moyens divers d'investigation. Le romancier peut ainsi offrir au monde moderne une synthèse gnoséologique.

On peut accepter l'exil infligé. Certaines littératures nationales y sont nées. L'exil tourne vers soi et mène parfois à Dieu. Vécu, dominé, justifié sous d'autres horizons, il peut changer l'être. L'exil intérieur et imaginaire, comme prise de distance et affirmation d'une singularité, est victoire sur l'exil.

Bibliographie

CARAION, Ion, *Exil interior*. Poeme din exil, Bucureşti, Editura Libra, 1997.

CIORAN, E. M., *Écartèlement*, Paris, Gallimard, 1979.

CIORAN, E. M., *Mon pays / Țara mea*, Bucureşti, Editura Humanitas, 1996.

DUMITRIU, Petru, *Ne întîlnim la Judecata de apoi*, traducere de Andriana Fianu, Bucureşti, Editura Univers, Ithaca – Scriitori români din exil, 1992.

DUMITRIU, Petru, *Incognito*, roman, traducere din limba franceză de Luminița Brăileanu şi Delia Vasiliu, cuvînt înainte de Geo Şerban, Bucureşti, Editura Univers, Ithaca – Scriitori români din exil, 1993.

ELIADE, Mircea, *L'Épreuve du labyrinthe*, entretiens avec Jean-Claude Roquet, Paris, Belfond, Entretiens, 1978.

HORIA, Vintilă, *Dumnezeu s-a născut în exil*, postfață de Daniel-Rops, studiu de Monica Nedelcu, note biobibliografice de Ion Deaconescu, Craiova, Editura Europa, 1990.

Literatura diasporei (antologie comentată), alcătuită de Florea Firan şi Constantin M. Popa, Craiova, Editura Poesis, 1996.

PRUTEANU, George, *Pactul cu diavolul. Şase zile cu Petru Dumitriu*, Bucureşti, Editura Albatros şi Universal Dalsi, 1995.

SIMION, Eugen, *Convorbiri cu Petru Dumitriu*, Iaşi, Editura Moldova, 1994.

UNGUREANU, Cornel, *La Vest de Eden. O introducere în literatura exilului*, Timişoara, Editura Amarcord, 1995.